

Jean est plus joli garçon, mais il n'est pas aussi riche que Pierre.

Pierre, par contre, est en possession d'une mère acariâtre, insupportable, avec laquelle il faudra vivre.

Dès lors Joseph, moins riche, quoique passablement bien établi, deviendrait un meilleur parti, mais il est laid, ce pauvre garçon, laid comme les sept péchés capitaux réunis !

Jacques, serait un parti assez sortable, mais il est si... pas fin !

Robert est peut-être, au demeurant, le meilleur de la bande, de la collection, mais le père est un sale avare, qui menace de vivre vieux. Il faudra patienter, dans la misère, bien longtemps peut-être, avant d'avoir du bien. C'est grand dommage, car Robert est bon garçon, intelligent et beau. Sans cet impossible grigou de père, il ferait le plus désirable des maris.

Et... je l'aime !

Voilà les premières, les seules choses qui ont de l'intérêt pour l'institutrice.

Les élèves ?

Ah ! Oui ! On leur en donnera pour leur \$80.

Si les commissaires d'école ne sont pas contents ?

Flûte pour eux !

Le choix arrêté et le dévolu jeté sur un des soupirants, il s'agit de jouer jeu serré.

Il faut se pousser juste assez pour plaire, mais pas assez pour paraître se jeter à la tête du jeune homme.

Il faut toutes les ruses de la diplomatie féminine pour triompher, pour défendre sa conquête contre les embûches que lui dressent les jalouses voisines.

C'est à combiner ces plans de campagne qui doivent aboutir au mariage, que l'esprit de l'institutrice est occupé.

Matériellement, elle est en classe, au milieu de ses mioches, mais son esprit est loin, très-loin. Il voltige vers celui qui occupe sa pensée, son cœur. Les leçons, les devoirs s'en ressentent, les enfants jouent, se battent, n'apprennent rien.

On est institutrice, mais pour la forme seulement.

Si dans le premier village on ne rencontre pas le mari de ses rêves ou le succès désiré, on ira courir fortune nouvelle ailleurs, on tentera d'autres conquêtes.

Quand tout va bien, quand le futur est trouvé et enchaîné, quand il est devenu fiancé fidèle, on enseigne encore pendant le temps

nécessaire pour se gagner le troussseau de noces et puis :

Adieu l'école !

Et cette histoire, très-lamentable au point de vue des résultats scolaires, se répète tous les jours, ou plutôt tous les dix mois.

Qui oserait cependant blâmer ces jeunes filles ?

Pour ma part, j'avoue que je n'en ai pas le courage.

Peut-on exiger d'elles, ou même attendre raisonnablement, qu'elles soient dévouées à leurs élèves, qu'elles aiment leur profession pour la modique somme de \$8 parfois \$10, rarement davantage par mois ?

Mais vous déclarez vous-même que l'instruction n'est rien ou tout au moins bien peu de chose, quand vous jetez une misérable aumône à celle à qui vous confiez vos enfants pour les instruire !

Mais, me dit-on, pour la science que possèdent institutrices et instituteurs, on les paye toujours assez cher.

De quel droit, s'il vous plaît exigez-vous plus de science ?

De quel droit les examinateurs se montreraient ils sévères dans la collation des diplômes, sachant que les porteurs sont si médiocrement estimés, si ridiculement rémunérés de leurs peines et travaux ?

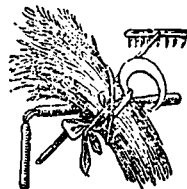
Et les institutrices n'ont-elles pas le droit de vous répondre : Pour le prix que vous y mettez, notre science est toujours trop grande et nos soins à vos marmots sont toujours surabondants ?

Vous tournez donc dans un cercle vicieux. Pour en sortir, commencez par rémunérer *généreusement* votre personnel enseignant et vous acquiesceriez ainsi le droit d'exiger de lui science et dévouement.

Mais ma copie s'allonge outre mesure et il me faut encore une fois dire *Au revoir* aux lecteurs de l'excellente *Cloche du Dimanche* sans avoir terminé l'exposé de mes idées réformatrices. Vous m'accuserez peut-être de prolixité. J'avoue que je suis coupable, mais que voulez-vous, je suis trop vieux aujourd'hui pour avoir le droit d'espérer jamais la guérison de cette maladie.

A. DE HAERNE

Saint-Hyacinthe, 13 Décembre 1897



Dans l'Antre du Tigre.

CONTE ACADIEN.

*Au Vénéré M. l'Abbé A. Thérien,
descendant des Forest*

Amherst avec son armée, l'amiral Boscawen avec sa flotte, trente mille Anglais en tout, avaient pris Louisbourg après deux mois d'un siège si opiniâtre, qu'il ne restait pas un mur debout dans l'héroïque petite ville défendue par cinq mille six cents hommes, en y comprenant les marins des dix vaisseaux de guerre stationnés dans son port.

La population, qui s'était élevée jusqu'à plus de quatre mille âmes, était réduite, après ce siège (26 juillet 1758) à dix-huit cents ou deux mille tout au plus.

Le marchand d'hommes, le cruel Lawrence, avait vendu les biens des pauvres Acadiens, volé tout ce qui pouvait s'emporter ; le crime le plus infâme fut inventé par lui pour des êtres inoffensifs, confiants, civilisés : il broya les cœurs, dispersant les membres des familles un d'un côté, l'autre de l'autre, à des distances rendant impossible tout espoir de réunion.

Les familles Dugas, Forest, Leblanc et bien d'autres possédant des propriétés en Acadie, avaient des maisons ou de grands intérêts à Louisbourg.

Jean-Baptiste Forest se trouvait à Louisbourg lors de l'investissement de la place ; sa famille l'attendait à Port-Royal (Annapolis).

Une partie des habitants faits prisonniers à Louisbourg, fut renvoyée en France ; d'autres, au nombre desquels le malheureux Jean-Baptiste Forest, furent dirigés vers la Caroline ou ailleurs ; c'était la mort en détail, avec des affres que ne connaît point l'agonie !

* *

Parmi les enfants que laissait Jean-Baptiste, se trouvait une charmante petite fille de sept ans à cette époque. Georgine (c'était son nom) était déjà renommée pour sa piété. Belle autant que bonne, elle était la joie de sa famille, l'amour de tous ceux qui la connaissaient.

Par un messenger discret, la mère éplorée avait appris, bien des mois après la prise de Louisbourg, le sort de son mari. Elle avait dit la nouvelle à ses enfants ; à cette